

## STATION DE HERMON.

*Lettre de M. DYKE, en date du 30 juin 1860.*

Messieurs et chers frères,

Ce n'est pas un petit encouragement pour nous, qui travaillons sous votre direction dans ces contrées, de savoir que vous prenez une vive part à toutes nos joies, et qu'il y a autour de vous des cœurs sympathiques attendant avec impatience les nouvelles que nous avons à vous communiquer. Nous sommes également heureux de penser que notre Sauveur daigne faire attention à nos travaux, et est toujours prêt à déployer son bras tout-puissant pour nous soutenir et nous protéger. Les anges qui entourent son trône observent nos luttes avec intérêt. Douces pensées qui nous font sentir que nous ne sommes pas seuls, et que le nombre de ceux qui sont avec nous et pour nous est très grand !

Je viens en ce moment vous inviter à joindre vos actions de grâces aux nôtres pour une faveur toute spéciale qui nous a été accordée. Je veux parler des bénédictions et des joies spirituelles dont l'installation de notre frère, M. Mabile, au poste important de Morija a été l'occasion.

La journée du 10 juin avait été fixée pour cette solennité, dont la conférence avait confié la direction à une commission nommée dans son sein. En attendant le jour désigné, M. Mabile et sa compagne étaient allés passer quelques semaines dans les stations de Thaba-Bossiou et de Bérée, localités pleines des plus précieux souvenirs pour notre jeune sœur. C'est là qu'elle a passé les heureux jours de son enfance et qu'elle a commencé à aimer et à apprécier l'œuvre des missions. Son apparition dans ces lieux a été saluée avec la joie la plus pure par maints fils et filles en la foi de ses parents bien-aimés, et par d'autres personnes qui, depuis

leur départ, ont reçu l'Évangile à salut et ont appris à bénir leur mémoire.

Le 6 juin, M. et Mme Mabille partirent de Thaba-Bossiou afin de tout disposer pour la réception des frères qui devaient leur remettre officiellement la charge du troupeau de Morija. Je partis d'Hermon le même jour. En approchant de Morija, dans la journée du 7, j'appris qu'ils n'étaient pas encore arrivés ; mais il était évident qu'on les attendait à chaque instant, car on voyait des troupes de jeunes gens marcher à grands pas sur la route de Thaba-Bossiou, allant à leur rencontre. Bientôt après, nous observâmes d'autres indices de leur approche encore plus significatifs. Il se fit un mouvement général dans le village, et l'on vit les hommes préparer leurs armes à feu pour accueillir nos amis par une salve de mousqueterie. Vous sourirez sans doute en apprenant qu'on ait reçu d'une façon si bruyante de paisibles messagers de la croix ; mais c'est ainsi que les Africains font éclater leur joie dans les grandes occasions. Le jour viendra sans doute où des guirlandes de fleurs et de feuillages verts, entremêlés d'inscriptions ingénieuses et délicates, seront appréciés ici tout autant qu'en Europe. Pour le présent, nous devons nous contenter des honneurs qu'on nous décerne. Dans cette occasion, le salut fut donné avec un entrain admirable. Pendant que les nombreux échos de la vieille montagne de Makoarané répétaient, en les grossissant, les décharges dont nos oreilles étaient assourdies, mon neveu et ma nièce descendaient de cheval pour recevoir les serremments de mains d'une foule empressée.

Notre premier soin fut de préparer un gîte pour les nouveaux arrivés. Vous n'avez pas oublié que le presbytère de Morija a été victime de la rage aveugle des Boers, en 1858. Il ne reste plus de cette ancienne habitation que quelques ruines chancelantes. Il n'y avait pour M. Mabille d'autre alternative que de s'installer dans la sacristie du temple, qui

se compose de deux chambres. Cette résidence, dans la saison froide où nous étions, ne promettait pas beaucoup d'agrément, mais c'est quelque chose que d'avoir un abri en attendant qu'une demeure plus convenable puisse être préparée. M. Maeder avait fait une cheminée dans l'une des deux chambres, de sorte qu'il n'y avait pas à craindre d'humidité. Tous les bras furent mis en réquisition pour décharger les wagons. Des chaises pliantes, des tables temporaires meublèrent bientôt l'appartement. On n'oublia pas d'utiliser sans retard un fourneau économique dont les produits étaient également nécessaires à nos aides et à nous-mêmes. C'est au milieu de ces occupations et de mille autres petits soins de même genre, que s'écoula la première journée.

Le lendemain, vendredi, nos amis Jousse arrivèrent. Notre frère se mit en devoir de nous aider à compléter nos arrangements. Il se chargea plus spécialement de remplacer les carreaux de vitres cassés. Il se trouva de la sorte qu'avant le dimanche la nouvelle habitation avait pris une charmante apparence et était prête à recevoir les autres membres de la commission, et le vieux chef de la tribu qui, à notre grande satisfaction, venait prendre part à notre fête. Malheureusement, une indisposition empêcha M. Daumas de se joindre à nous ; comme il était le plus ancien missionnaire faisant partie de la commission, son absence fut vivement regrettée. MM. Maitin et Germond arrivèrent le samedi. Durant cette journée, nous vîmes accourir de toutes parts de petites bandes de gens qui venaient assister aux services, ce qui nous rappela plus d'une scène heureuse et touchante dont nous avons été témoins à Morija, dans les temps de sa plus grande prospérité. M. Maitin prêcha le sermon préparatoire du samedi soir.

Le dimanche, à dix heures et demie, M. Maeder ouvrit les services par la prière, la lecture de la Parole de Dieu et une allocution relative au but de notre réunion. Je fus chargé

du sermon de circonstance et pris pour texte Exode, III, 11 et 12. Les hésitations de Moïse se reproduisant dans l'expérience de chaque missionnaire de la croix, les encouragements du Dieu d'Israël confirmés, sous la Nouvelle Alliance, par Jésus-Christ lui-même, qui a promis d'être avec ses serviteurs jusqu'à la fin du monde, formèrent la matière de cette méditation.

Après que j'eus invité l'assemblée à rendre gloire à Dieu de ce qu'il lui envoyait un nouveau messager de grâce, M. Mabile se leva et exprima sa reconnaissance envers le Seigneur, et son ardent désir de paître consciencieusement le troupeau qui lui était confié. Il fit de touchantes allusions à ses prédécesseurs, et en particulier à la mère bien-aimée de sa compagne. L'auditoire écouta avec le plus vif intérêt, mêlé d'étonnement, le discours que lui adressait, dans sa propre langue, un homme qui ne fait que d'arriver dans le pays.

L'assemblée se composait de 6 à 700 personnes. Les chefs Moshesh et Letsié étaient l'un et l'autre présents. Nous aurions eu beaucoup plus de monde si la moisson des sorgos, qui se faisait en ce moment-là, n'eût retenu chez elles un grand nombre des personnes les plus zélées pour le service du Seigneur, mais dont la résidence est éloignée de la station. — Dans la réunion de l'après-midi, M. Jousse exposa les devoirs que saint Paul recommande à l'Eglise dans I Thess., V, 12 et 13.

Il est d'habitude à Morija que les membres du troupeau et les catéchumènes se réunissent, dans la soirée du dimanche, sous la présidence du missionnaire, pour s'exhorter mutuellement et pour entendre les rapports des personnes qui ont annoncé la Parole de vie dans les divers quartiers du district.

En cette occasion, ce fut M. Maitin qui présida. Après qu'il eut expliqué les devoirs d'une Eglise envers ses con-

ducteurs, il céda la parole aux indigènes. Trois des diacres exprimèrent avec beaucoup de sentiment leur joie et leur reconnaissance. C'est ainsi que se passa une journée dont le souvenir restera, nous le croyons, longtemps gravé dans la mémoire des gens de Morija.

Le lundi, Moshesh exprima le désir de parler à son peuple en notre présence. Je fus de nouveau appelé à présenter M. Mabile et ma nièce; cette fois-ci, ce n'était plus à l'Église, mais à la tribu en général. Après avoir rappelé brièvement les jours passés, la fondation de la mission chez les Bassoutos, le dévouement des ouvriers du Seigneur qui ont travaillé à Morija, dont quelques-uns ont quitté le pays, tandis que d'autres y sont encore, et qui tous ont si justement mérité l'amour et le respect du peuple entier, je présentai M. Mabile et sa compagne au chef et à ses sujets, leur déclarant qu'ils occuperaient désormais le poste laissé vacant par M. Arbousset, et travailleraient de concert avec M. et Mme Maeder à l'extension du règne de leur Maître.

En entendant cela, Moshesh exprima sa reconnaissance et invita ses sujets à exprimer leur satisfaction en frappant des mains. Après que les applaudissements eurent cessé, le vieux chef se leva et se mit à énumérer les avantages que sa tribu avait retirés de l'arrivée des trois premiers missionnaires. Il rappela que la station de Morija avait été en quelque sorte la mère de toutes les autres, et avait un droit tout particulier au respect des Bassoutos. Il fit des allusions pleines de sentiment aux parents de ma nièce et en particulier à ma sœur bien-aimée, dont les cendres reposent dans le jardin de la station, et exprima sa joie de ce que la place de ces fidèles amis allait être occupée par leurs enfants.

C'est ainsi que M. et Mme Mabile ont été installés dans leur poste important. Tous leurs amis demandent au Seigneur de les bénir, de leur accorder de longs jours de bonheur à Morija, et de leur faire la grâce d'amener beaucoup

d'âmes à sa connaissance. Dans cette circonstance mémorable, nous avons oublié bien des fatigues et des perplexités passées. Qu'à Dieu soit gloire !

Je dois ajouter avec regret que la conduite de Letsié ne nous a pas satisfaits. Il a paru prendre peu d'intérêt à ce qui se passait. Il est vrai qu'il a assisté à l'un des services ; mais à part cela, il s'est montré très froid à notre égard. Pauvre homme ! Il a suffisamment compris l'Évangile pour sentir qu'il est incompatible avec ses penchants personnels. Il repousse les invitations miséricordieuses que tant d'autres autour de lui ont reçues avec joie. Un missionnaire ne paraît avoir de prix à ses yeux qu'au point de vue des intérêts temporels.

M. Mabile trouvera beaucoup à faire dans le district de Morija, les nombreux devoirs de M. Maeder et l'état précaire de sa santé l'ayant empêché de s'occuper des écoles du dehors et des annexes pendant les trois années où il a été presque constamment seul.

Lorsque nous nous réunîmes à Morija, Mme Maeder venait d'avoir une légère attaque de paralysie ; bien qu'elle soit mieux, les effets de cette crise se font encore sentir, et nous sympathisons vivement à son état.

Avant de fermer cette lettre, il me reste, Messieurs, à vous communiquer une nouvelle bien douloureuse. La main du Seigneur s'est de nouveau appesantie sur nous. Il n'y a encore que quelque mois nous nous sentions riches et heureux, possédant trois fils que nous voyions grandir en stature et en intelligence. Ils nous réjouissaient par leur docilité et leur sérieux. Tout, dans leurs dispositions, semblait annoncer qu'ils pourraient être des hommes utiles ici-bas et heureux dans l'éternité. L'un d'eux nous fut enlevé en septembre dernier. C'était l'aîné. Il venait d'accomplir sa onzième année lorsqu'il nous quitta pour le séjour de la gloire. Nous répandîmes des pleurs sur lui, bien que nous fussions per-

suadés de son bonheur. Maintenant, c'est le plus jeune qui a suivi son frère. Notre petit Philippe était indisposé lorsque je partis pour Morija, mais son état ne nous causait aucune inquiétude. Bientôt des symptômes fâcheux alarmèrent ma compagne, et elle fut fortement tentée de me rappeler; mais la pensée que j'étais occupé à l'œuvre du Seigneur l'arrêta; elle se contenta de porter son cas devant le trône des miséricordes et de supplier Dieu d'épargner notre enfant, au moins jusqu'à mon retour. Lorsque je revins, le petit malade était dans un état fort dangereux, mais non désespéré. Deux ou trois jours après, l'angine dont il souffrait s'aggrava considérablement, et le dimanche, 17 juin, huit jours après l'intéressante cérémonie dont je vous rends compte dans cette lettre, notre cher Philippe nous avait quittés; mais nous avons la ferme assurance qu'il ne l'a fait que pour s'envoler dans les bras du Sauveur. Il a conservé sa connaissance jusqu'à la fin, et nous a plusieurs fois déclaré qu'il ne craignait pas la mort, parce qu'il aimait Jésus-Christ. Il venait d'accomplir sa huitième année. Dans cette occasion douloureuse, nous avons reçu de nos frères les témoignages de la plus vive sympathie. M. Mabile était présent à l'enterrement, et sa présence nous a été d'un grand secours. Le lendemain, MM. Maitin et Germond vinrent pleurer avec nous et nous consoler. M. Maitin a bien voulu se charger, pendant quelques jours, de me suppléer dans les devoirs de mon ministère. Je ne doute pas, Messieurs, que lorsque vous apprendrez notre deuil, vous ne nous accordiez votre sympathie et vos prières.

Recevez, etc.

H.-M. DYKE.